4ème ANNEE—No 4. LE NUMERO, 10 CTS, SAMEDI, 20 MAI 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an - $2.00
Six mois - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

MADAME

Pour vos petits diners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1349

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

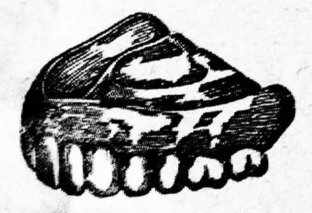
N. BEAUDRY & FIS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie.

Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donne la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN

Bell Est 1744. **162 rue St-Denis.**

Elixir Iodo-tannique Glycerophosphate 'Ganger"

TONIQUE RECONSTITUANT DU SYSTEME NERVEUX ET OSSEUX

CONTRE:— Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc.

Dosage. - Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycérophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mod : d'emploi.— Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillérées à thé.

SEUL DEPOSITAIRE **PHARMACIE GAGNIER** COIN STE-CATHERINE et ST-DENIS Montreal

---

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL



LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12...	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12...	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré...	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 (à responsabilité limitée) vol. in 1-2...	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - **Montréal**

NOUS faisons notre salut devant les lectrices du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boite de fleurs au matin de Pâques.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Serres et Couches chaudes. Côte des Neiges.



SPECIALISTE **BEAUMIER**

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX **GRATIS**

1824 STE-CATHERINE

Coin ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépots et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL..

Tel. Bell. Est 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine. Montreal.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT, ARTHUR DECARY Phcn, 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50c le Flacon. Monsieur Décary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

4ème ANNEE—No. 4 LE NUMERO, 10 CTS SAMEDI, LE 20 MAI 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Les Communiantes

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des ferveurs en allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées.
Au mystique repas qui leur descend des cieux,
Devant l'autel piqué de flamboiements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur séraphique ardeur fut si lente à finir
Que toute à l'heure encore à les voir revenir
De l'agape céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor,
Comme si, se glissant sous les voiles de gloire,
Un ange leur avait pasé des ailes d'or.

EMILE NELLIGAN.

Sonnet pour la petite morte



Tu peux dormir tranquille en ton cercueil fermé,
Sans un pli de regret à ta bouche amaigrie,
Car nulle moins que toi jamais ne fut flétrie,
Fleur que l'avril vit naître et qui mourus en mai.

Qu'seul devant ton corps pour toi le cierge prie !
Ton front pensif d'avoir été trop vite aimé
Penchait comme un épi précocement formé,
Et Dieu pour la moisson le crut déjà mûrie.

Devant ta couche bleue enfant aux cheveux blonds.
Je regarde durer monotonement longs.
Mes jours dont chaque aurore est triste davantage

De vivre en ignorant si le trépas vainqueur
Aura pour m'entraîner vers l'éternel partage
L'immense élan d'espoir que possédait ton cœur.

LUCIEN REYNIER.

APOLOGUE

Un matin de la semaine dernière, le Temps passant par une rue isolée de la ville, rencontra l'Amour, un peu transi par la bise fraîche du printemps nouveau, qui attendait...

—Que fais-tu ici? demanda le Temps, surpris de la rencontre en cet endroit désert.

—Je l'attends, répondit le dieu. Il y a longtemps qu'elle se dérobe à mes traits vainqueurs, mais ce matin, il lui faut passer en ce lieu, et, j'ai gardé pour elle la meilleure flèche de mon carquois.

—Je vais la prévenir de tes desseins perfides, grommela le vieux à barbe grise,

—Tu ne la rencontreras pas, répliqua en riant l'Amour. Vous ne marchez pas dans les mêmes sentiers.

—Je l'atteindrai pourtant un jour, répartit le Temps, et ce jour n'est pas loin... Regarde! vois-tu avec quelle rapidité les mois et les années s'écoulent?

—Je les fais couler plus rapidement encore quand telle est ma fantaisie... Avec moi, les années ne sont qu'un rêve... Je ressuscite tout: les cœurs que l'on croyait à jamais ensevelis, le bonheur qui semblait disparu...

—Tu feins d'oublier les douleurs que tu causes, et, dont je ne puis souvent réussir à faire complètement disparaître les traces.

—Il n'en est cependant aucun qui voulut changer sa peine, répartit fièrement l'enfant blond et rose. Tu es, ce matin, d'humeur grondeuse, ô Temps! Que t'ont donc fait les hommes et les choses?

Le vieillard secoua la tête.

—N'as-tu pas très agréable besogne, poursuivit ironiquement l'Amour, ajustant une flèche dans son arc, en t'amusant à tracer des arabesques sur les joues naguère roses et jeunes de nos belles citadines?

—En vérité! gronda le Temps, très en colère. A peine, ai-je marqué leur front de mes lignes les plus délicates, que le lendemain tout est effacé et l'on ne voit plus rien de mon œuvre.

—Et le nom de celui qui opere ces métamorphoses?

—Elles lui donnent plusieurs noms. Pour les unes, c'est la poudre de riz; pour les autres, ce sont les cosmétiques. Elles jettent leur or au coiffeur qui dissimule leurs cheveux blancs, au parfumeur qui fait disparaître leurs rides. Ah! les sottes! Elles croient tromper le Temps, elles oublient que j'ai un allié plus fort qu'elles encore, qui, lui, ne les épargnera pas.

—Et cet allié, qui est-il? demanda Cupidon, effrayé de la véhémence de son interlocuteur.

—La Mort! la Mort!... répéta le vieillard en ouvrant ses ailes. Et reprenant sa course rapide, il disparut dans le lointain.

Mais l'Amour souriait, et ne semblait plus avoir peur.

—Même la Mort, ne saurait me vaincre, ô Temps, murmura-t-il, car l'Amour c'est Dieu et Dieu est éternel...

FRANÇOISE.

A travers les Livres

M. Pierre-Georges Roy continue son œuvre de savant et de chercheur. Il vient d'ajouter à la longue liste de ses renseignements généalogiques, l'histoire complète de la famille de Salaberry. C'est un fort volume de 200 pages, d'allure fort imposante et contenant, outre les documents et les actes historiques, des anecdotes très intéressantes sur le héros de Châteauguay. Le livre a pour épigraphe ces mots de Aubert de Gaspé: "Tant que Châteauguay ne sera pas effacé de la carte du Canada, le nom de Salaberry y sera associé."

Remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.

FRANÇOISE.

Le vague dans l'âme

Impressions de femmes

Vous avez dû ressentir souvent cette impression banale, chères lectrices: on se trouve dans une pièce de son appartement, triste et grisâtre, une lourdeur s'appesantit sur le corps et sur l'âme et, peu à peu, on se laisse envahir par une vague mélancolie. Puis, on se lève, on se soustrait à ce malaise, on se rend dans une autre pièce, d'exposition différente; là, on est, en entrant inondé de rayons lumineux et chauds; le soleil que l'on croyait disparu, parce qu'il n'éclairait plus la première pièce, resplendit et réconforte. Brusquement, la tristesse, inconsciente mais douloureuse, s'évanouit comme une brume légère; on s'interroge soi-même et l'on s'étonne d'avoir cédé à cette langueur des choses.

Ce fait insignifiant que vous avez toutes observé, j'en suis sûre, est une image sensible d'un phénomène moral, qui se passe parfois aussi dans notre âme.

Il arrive en cette vie, rude hélas! que nous sommes souvent dans une période assombrissante. Une épreuve quelconque; la mort d'un ami, la perte d'une douce illusion, un espoir déçu ont fondu sur notre tête; la secousse a été trop forte pour notre faiblesse, elle devient une idée obsédante et décourageante.

Nous nous confinons dans cette douleur, comme dans la pièce sombre dont je parlais tout à l'heure, et, sans vouloir regarder quelque chose, autrement qu'à cet observatoire pénible, nous avons sur tout une vue désolante, qui met en l'âme une morne apathie.

Rien n'est plus dangereux que cette volonté inerte qui résiste obstinément aux excitations extérieures, pour se concentrer sur un seul point douloureux dont la contemplation l'abat.

"Vous ne devez pas juger selon le sentiment présent, ni vous abandon-

ner à aucune affliction, quelle qu'en soit la cause, et vous y enfoncer, comme s'il ne vous restait nulle espérance d'en sortir. — "Imitation."

Parole admirable qui devrait réconforter ceux qui se croient les plus abîmés dans une impérissable douleur.

Mais, quelque cruelle que puisse être votre épreuve, elle ne vous a pas tout enlevé.

Il y a, à côté de ce coin sombre dans lequel vous voulez vous tapir sans essayer de voir au-delà, il y a dans votre appartement même, c'est-à-dire dans votre lot, d'autres coins éclairés, ensoleillés, qui relèveraient votre courage, qui soutiendraient votre activité chancelante, si vous vouliez seulement faire l'effort d'aller jusque-là.

Songez que l'être le plus éprouvé est encore "comblé" des bontés de la Providence et qu'il lui est laissé un encouragement, un espoir, une force qui ne l'autorisent point à défaillir.

Oui, il existe dans votre horizon ce lieu gai et chaud ; ne le méconnaissez pas et tremblez qu'il vous soit enlevé, si vous niez trop longtemps l'avoir reçu.

Je sais qu'il est des peines si cruelles, qu'après les avoir ressenties les yeux se ferment sur tout ce qui pourrait être joie pour eux : un premier moment d'abattement est naturel et permis, mais il ne doit pas se prolonger ; il doit être suivi d'une "réaction morale" vigoureuse, et si je vous rappelle qu'il y a toujours dans le sort qui vous est réservé une étincelle brillante, ce n'est pas pour avoir le droit de vous demander le courage et l'action, qui sont obligatoires malgré tout, c'est pour vous montrer que ce courage et cette action vous sont rendus faciles, en dépit de vos épreuves, et qu'il y a toujours près de vous une récompense qui vous est libéralement donnée même sans vous être due.

MARIA FOURNIER.

Madame Marchand

C'est avec une réelle émotion que nous avons appris la mort de Madame Marchand, femme de feu M. Marchand, premier ministre de la province de Québec, et mère de notre charmante collaboratrice et collègue, Mme Dandurand.

Cette femme distinguée, dont la perte ne saura jamais être comblée, n'a pas été seulement le modèle des épouses et des mères et la plus charitable des chrétiennes, c'était aussi une femme d'esprit dans la forte acception de ce mot.

Elle a été un modèle de cette sociabilité, qui se tient obligée, comme le paradoxal Cyrano, à sourire, à badiner, à se rendre agréable, coûte que coûte en compagnie. Ce sentiment avait une couleur d'apostolat, et, aux yeux de cette femme austère, un devoir.

Quelques jours avant sa mort, elle fit une visite à un parent infirme, où elle montra une gaîté qui ignorerait l'émotion naturelle aux vieilles gens, — dont on se demande à chaque visite, si elle ne sera pas la dernière. Son vieux frère, surpris peut-être de la voir si spirituellement joyeuse, dans une conversation générale, dont le but était de l'égayer, lui demanda à brûle-pourpoint:

—Tu n'as donc pas peur de la mort, toi?

—Tiens! répliqua-t-elle, du même ton enjoué, je ne suis pas plus brave qu'il ne faut!

Qui peut dire ce que ce sourire cachait de tristesse, de graves et funèbres pensées!

L'influence que Mme Marchand exerça sur ses contemporains est étrange et très curieuse à observer. "Quand elle arrivait parmi nous, racontait une de ses amies d'enfance, nous étions sous le charme."

Il y avait dans son spirituel enjouement, paraît-il, un rayon d'intelligence et d'enthousiasme qui séduisait. Plusieurs témoins de sa jeunesse, ont souvent entretenu ses enfants de ce singulier prestige.

La lecture fut de tout temps, son passe-temps favori, et dans les dernières années de sa vie, sa distraction suprême. Ce goût de la bonne lecture, elle désirait le communiquer à tous. Elle ne se contentait pas d'une charité exquise, elle la voulait intelligente. Une de ses dernières fut de faire circuler parmi ses amis, certains auteurs que sa fille, Mme Dandurand avait choisis à sa demande.

Les positions officielles les plus hautes du pays qu'elle occupa pendant si longtemps, ne furent jamais pour elle l'occasion de briller, — ce qui lui eut été si facile, — ni de jouir, ni de dominer. Elle s'y montra toujours obsédée du besoin de rendre justice à d'humbles gens, et, n'eut jamais un instant de repos ou de satisfaction entière avec cette clientèle d'infortunés. C'est ce qui la fit appeler par ses amis, le "ministre des abus".

Un oubli complet de soi, en vue du plaisir des autres était sa qualité maîtresse. Dans une autre sphère, elle eut pu être un apôtre, une sœur de charité.

Il semblait à plusieurs qu'elle fut destinée à la vie parfaite. Elle avait, avec beaucoup d'autres qualités, celles qui l'auraient fait distinguer dans cette vocation: un dévouement qui n'aurait été satisfait qu'en des œuvres singulières, un sentiment religieux exalté, une soif d'apostolat, un besoin d'être accaparé par les souffrances d'autrui, une incompatibilité avec les menues tracasseries, les vulgaires épreuves de la vie ; et, d'un autre côté, une sérénité admirable et naturelle dans les moments difficiles.

J'ajoute à tant de mérites, que, Mme Marchand fut toujours l'amie dévouée des institutions religieuses de sa localité. Celles-ci trouvèrent invariablement dans la chère disparue, une avocate habile pour solliciter, sous tous les gouvernements, une aide efficace qu'elle augmentait, dans la mesure de ses ressources de cadeaux et de services, sans oublier celui des conseils et des critiques bienveillantes.

Jamais on ne pourrait raconter tous les traits de son inépuisable charité: ils sont trop nombreux. Jeune fille, habitant alors la campagne, elle allait sur l'indication d'un voisin ou d'un passant, chercher dans quelque cabane abandonnée, un pauvre chemineau mourant, qu'elle se plaisait à entourer d'un soin délicat, qui devait lui sembler un commencement du paradis.

Une ancienne gouvernante, racontait comment Mme Marchand avait pris chez elle, la sœur phtisique de l'une de ses servantes, et l'avait soignée, plusieurs mois durant avec une patience... qui la faisait perdre parfois à son entourage. "Quand elle faisait atteler la voiture pour envoyer à la ville chercher des oranges — archi-rares en ce temps, — ajoutait cette femme, nous croyions que cela dépassait les limites de la complaisance.

Personne n'a oublié quelle vive affection son mari lui conserva jusqu'à la fin de ses jours, la grande estime qu'il faisait de son jugement et de son si noble caractère. Nul ne pourrait dire ce que ce premier ministre, l'une de nos pures gloires parlementaires, dut à la rayonnante influence de cette femme sur laquelle la terre vient de se refermer.

Telle fut donc la femme charmante et supérieure dont nous déplorons aujourd'hui la perte. En parlant d'elle, peu de temps avant sa mort, Laure Conan disait: "Elle est un honneur aux Canadiennes." Je le répete aujourd'hui à ceux qui la pleurent afin que l'amertume de leur chagrin en soit adoucie.

Pour moi qu'elle honora de son affection, j'ai voulu, par ces lignes, rendre un dernier hommages à sa douce mémoire. Ce devoir d'amitié eut pu être mieux rempli, mais jamais avec plus de sincérité et de respect.

Que la famille en deuil veuille bien agréer cette faible expression de mes regrets profonds.

FRANÇOISE.

ETOILE FILANTE

"Voyons, Dorette, voulez-vous rester tranquille, murmure la voix grondeuse de la vieille Babeth ; si c'est possible..., à votre âge... faire de pareilles folies!"

Mais ces reproches laissent bien indifférente Dorette, grand personnage de sept ans qui, à moitié déshabillée, se livre sur son lit à des pirouettes des plus variées.

"Encore une culbute, nounou, crie-t-elle en riant, plus que celle de Mme MacMiche dans le livre du Bon petit diable, après je serai sage."

Mais la culbute est suivie de beaucoup d'autres et l'infortunée nounou désespérant de venir à bout de l'espiègle Dorette, a tout à coup une inspiration géniale et, la voix subitement radoucie: "Voyons, mon petit chat, laissez-vous vite déshabiller, et puis, s'il nous reste un petit moment avant neuf heures, je vous porterai sur le balcon pour voir les belles étoiles du bon Dieu."

Cette proposition inattendue obtient un véritable succès de sagesse. Dorette se laisse déshabiller sans éparpiller ses vêtements aux quatre coins de la chambre, résiste au plaisir de jeter son éponge au plafond, divertissement habituel qui s'appelle "faire de la pluie" et ne pousse qu'un ou deux hurlements quand la vieille bonne démêle ses longues boucles ; bref, une sagesse exemplaire. Aussi, la toilette terminée, nounou prend dans ses bras Dorette, dont les cheveux blonds sont serrés en une natte gracieuse et l'enroulant elle-même dans une couverture, la porte sur le balcon. Quel spectacle merveilleux s'offre alors aux yeux ravis de la petite fille! La grande ville estompe sur l'horizon les crêtes découpées de ses toits et de ses clochers, et là-haut, bien haut, des myriades d'étoiles scintillent, toutes d'or sur le ciel noir.

Dorette ravie bat des mains. "Oh? les belles petites lumières, crie-t-elle, qu'elles sont jolies, les étoiles! comme elles brillent !... C'est-y le bon Dieu qui les allume pour qu'on voie clair quand il fait nuit, dis, nounou ?

—"Oui, mon enfant, c'est le bon Dieu.— Ecoute, nounou, si je montais avec toi au grenier, peut-être pourrais-je en attrapper une, tiens, celle-là, par exemple ?..." Et elle montre celle qui lui semble le plus rapprochée de ses petits yeux. Ah ! mon pauvre petit, vous auriez beau monter au grenier et puis sur le toit encore, jamais vous ne pourriez les toucher du bout du doigt. Savez-vous qu'il faudrait monter des jours et des jours pour arriver jusque-là ?

—"Et jamais elles ne se décrochent ?

—"Ah ben oui, jamais de la vie."

Dorette soupire et prend l'air absorbé qu'ont les petits enfants, quand ils se trouvent en présence d'une chose qu'ils ne peuvent comprendre. Soudain elle jette un cri : "Mais si, nounou, ça se décroche, regarde, une qui tombe !

—Ça, ma fille, c'est une étoile filante, elle ne tombe pas, elle monte au contraire. Chez nous on raconte que ce sont les âmes qui s'envolent au paradis qu'on voit monter comme ceci si vite. Feu ma mère m'a toujours dit qu'à ce moment-là, on n'avait qu'à faire un souhait pour être sûr d'être exaucé.

—"Ah ! quel bonheur ! non, ne m'emmène pas, nounou, je veux rester pour en voir une autre et je ferai le souhait d'être bientôt grande." — Mais neuf heures ont sonné à la grosse horloge de la ville, et inexorable cette fois, nounou emporte, dans son lit blanc, la petite récalcitrante. A peine la tête sur l'oreiller, Dorette s'endort, elle rêve qu'elle est devenue une petite étoile et qu'elle file, bien loin dans l'espace, sans que sa pauvre nounou puisse la rattraper.

. . . .

Montez, étoiles filantes, montez, emportez avec vous nos espoirs et nos rêves de bonheur !...

. . . .

Oh ! le radieux soir d'été... la lune, cachée dans les arbres du jardin, verse sur la terre une clarté mystérieuse et douce ; sur la ter-

nasse. les pétunias et les belles-de-nuit mêlent leurs effluves embaumés aux senteurs capiteuses du jasmin et des roses, et tandis que, bien loin dans la campagne, les phryganes font entendre leur cri strident, de l'étang un chant s'élève, semblable au tintement argentin de mille clochettes.

Oh ! la belle soirée pour jouir de la vie, la belle nuit quand on s'aime !

Tandis que, dans le grand salon rouge, parents et amis causent gaiement devant la maison, sur un même banc sont assis deux jeunes gens. Elle, c'est Dorette, notre petite Dorette d'autrefois ; lui, c'est Robert, son ami d'enfance : un ami d'enfance et peut-être quelque chose de plus encore, à voir l'expression émue du jeune homme lorsqu'il contemple Dorette assise à ses côtés. Tout le corps mince et souple de la jeune fille est renversé en arrière en un gracieux abandon et les deux mains derrière sa tête, elle contemple la voûte étoilée; ses grands yeux aux prunelles sombres semblent lumineux à l'horizon.

Qu'elles leur semblent belles les étoiles et plus belle encore cette nuit d'été, dont ils sentent la chaleur tiède descendre doucement dans leurs cœurs épris.

Parfois l'éclat bref d'une voix,l'écho bruyant d'un rire, viennent mourir à leurs pieds ; eux restent silencieux, craignant de faire évanouir par une parole le charme délicieux qui les enveloppe.

Tout à coup, une étoile, en une longue fusée d'or, paraît au firmament, et lentement, décrit son sillon lumineux au-dessus d'eux.

Les yeux des deux jeunes gens se rencontrent, leurs mains se joignent et, frémissant d'émotion, ils forment un souhait qu'ils achèvent en un baiser.

. . . .

Passez, étoiles filantes, témoins muets de nos amours et de nos joies.

✦✦✦

Un premier soir d'automne. Il fait maintenant complètement nuit dans le grand salon où quelques bûches se consument silencieusement. Dans l'air lourd de cette pièce fermée, flotte une tristesse vieillotte et pénétrante ; tristes sont les sombres boiseries sur lesquelles se détachent des portraits à moitié effacés, triste est le feu qui achève de mourir en jetant un fugitif reflet sur une forme menue, assoupie dans un fauteuil à haut dossier.

En tricotant une paire de bas pour ses pauvres, Mlle Dorothée s'est endormie depuis un long moment déjà. Quelle vision joyeuse voit-elle passer dans son sommeil ? Sur le visage flétri de la pauvre demoiselle se joue un sourire de bonheur qui enlève à la bouche son expression de tristesse amère, et dans ce sourire on croit voir revivre la rieuse Dorette de jadis.

Le bruit de la porte en s'ouvrant met en fuite et le beau rêve et le sourire, et brusquement réveillée, Mlle Dorothée rajuste ses lunettes et ramène frileusement sur elle les plis de sa pèlerine noire.

C'est Jeannette, la vieille bonne qui entre : "Mademoiselle veut-elle de la lumière ?" demande-t-elle de cette voix sans timbre particulière aux gens chez qui le silence est passé à l'état d'habitude. — "Marci, ma bonne, répond la vieille demoiselle, je me sens fatiguée ce soir et ne tarderai guère à prendre mon repos ; tire seulement les rideaux et pousse mon fauteuil près de la croisée."

Avec des gestes lents et calmes, Jeannette relève les sombres tentures, secoue doucement les coussins du fauteuil et, après avoir posé un tabouret sous les pieds de sa maîtresse, se retire silencieusement. Les rayons de la lune entrent maintenant à flots dans le vieux salon, mais cette clarté blanche et mystérieuse semble rendre encore plus froide cette grande pièce sombre et glacer encore plus le cœur de Mlle Dorothée. La vieille demoiselle lève vers la voûte étoilée ses yeux que des larmes ont éteints et semble perdue dans un monde de souvenirs. Hélas ! qui ne trouve dans son passé une source inépuisable de jouissances et de regrets ?

Soudain, une étoile filante, la dernière peut-être de l'été, suprême adieu des beaux jours, traverse rapidement l'horizon et va se perdre dans l'infini noir...

Mlle Dorothée se souvient, et deux larmes brûlantes glissent le long de ses joues amaigries.

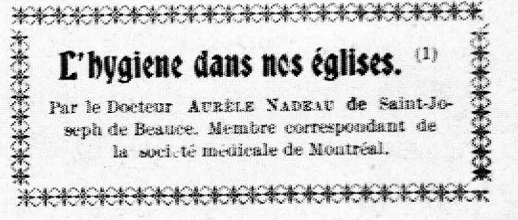
. . . .

Tombez, étoiles filantes, tombez !

Rêves d'amour, tristes chimères, vous brillez soudain à nos yeux éblouis pour disparaître aussitôt en ne nous laissant que des regrets !

JACQUELINE.

(La Femme Contemporaine.)



L'hygiene dans nos églises. (1)

Par le Docteur AURÈLE NADEAU de Saint-Joseph de Beauce. Membre correspondant de la société médicale de Montréal.

(Suite)

LES CRACHATS

On comprendra l'importance des planchers impeccables aux yeux de l'hygiène quand on se rappellera que dans notre chère province, ils doivent servir de dépotoirs à cette abomination par excellence qu'on nomme les crachats.

Quand on songe qu'une population française, issue de la race de Pasteur, qu'un peuple élevé dans la crainte de Dieu, se permet de pareilles ignominies dans un temple destiné à rendre hommage au Créateur, c'est à désespérer les plus fervents de la doctrine sanitaire et de toutes les doctrines.

Je me rappellerai longtemps de ce dimanche après-midi où j'ai visité une belle église d'un comté rural en compagnie d'un Américain protestant. Le Yankee me fit observer que la voûte était d'une rare beauté mais que le plancher était "shocking". En effet, l'habitude m'avait empêché de remarquer les crachats dont le parquet était constellé. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. Un étudiant en médecine y aurait trouvé matière à clinique. Pour échapper à la honte, je me hâtai de dire qu il y avait dans cette paroisse plusieurs descendants d'Abénaquis et de Hurons à qui on ne pouvait jamais inspirer

de décence et de décorum, même dans le saint lieu. En réalité, je ne mentais peut-être pas autant que je le croyais.

Voici encore qui est grave.

J'ai vu, de mes yeux vu, dans l'église de ma paroisse, un tuberculeux à la troisième période, qui crachait à bouche que veux-tu, et dans l'allée et dans son banc. S'il n'y a plus de Peaux-Rouges parmi nous, il y a encore beaucoup d'ignorance!

Les curés insistent souvent sur ce point. J'en ai connu qui ont dépensé beaucoup de verve et de bonne volonté pour empêcher ces profanations. Mais c'est en vain.

Si tous les médecins avaient fait leur devoir, il y a bien des années que tout le monde saurait ce qu'un crachat comporte de dangers. Et il en résulterait cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse. Tout le monde prêterait son concours à l'œuvre de protection.

LES BENITIERS

Certaines personnes d'un mysticisme exalté traitent leurs plaies par des aphlications d'eau bénite. D'autres, également en désespoir de cause, se permettent d'ingurgiter de l'eau bénite recueillie dans les bénitiers de nos églises.

Ce sont des remèdes héroïques s'il en fut jamais.

J'ajourne ceux qui se dosent de la pareille manière à la première analyse que fera un bactériologiste, de l'eau des bénitiers, et je leur promets des émotions. On devra y faire des découvertes intéressantes.

D'abord les bénitiers sont des réceptacles de choix pour tous les germes que soulève le balayage à sec. Ensuite, les mains malpropres, les ongles en deuil, les doigts des tuberculeux qui ont caressé des moustaches grasses, les mains des enfants qui viennent de subir la desquamation des fièvres éruptives (j'en passe et des meilleures) tout cela s'y trempe à répétition, tout cela y fermente.

Est-ce que ce serait bien difficile de changer l'eau chaque semaine, et de laver les bénitiers avec une solution de bichlorure?

On devrait aussi suggérer aux bonnes âmes de ne jamais prendre l'eau bénite à l'intérieur. Il y a une infinité d'autres remèdes moins dangereux.

On pourra aussi recouvrir les bénitiers et cesser le balayage à sec.

VENERATION DES RELIQUES

Les statues de Saint-Pierre ou autres dont on baise les pieds, les reliques qu'on vénère en y apposant les lèvres sont autant de sources de dangers graves et indéniables. Il n'y a pas un hygiéniste qui s'avisera de soutenir le contraire.

Le linge dont le prêtre se sert pour essuyer le reliquaire, à chaque personne n'enlève rien au danger, si toutefois il n'y ajoute pas!

Il n'est pas nécessaire d'y penser longtemps avant de saisir toute l'importance de ce sujet. Dans les villes, le problème syphilitique se dresse déjà dans toute sa hideuse grandeur ; à la campagne, tuberculeux et cancéreux ne manquent pas, sans parler de milliers d'autres bobos. Dans la promiscuité des facteurs étiologiques on a peut-être tort de ne pas retracer jusqu'à la balustrade les maux qui en font souffrir et mourir plusieurs.

Je crois qu'on pourrait déroger de cette vieille coutume sans ébranler l'Eglise dans ses fondements? Pourquoi cette cérémonie ne se ferait-elle pas par l'apposition de la relique au front?

Le front est une partie très noble, qui abrite le centre de tous les grands sentiments. Chez le chrétien, d'ailleurs, il a été ennobli par l'onde sainte du baptême!

"Si quelqu'un l'entend mieux j'irai le dire à Rome", disait un personnage de Molière. J'avoue que pour ma part je n'ai pas de suggestions à faire "urbi et orbi". Je croirais même avoir mauvaise grâce en insistant avec trop d'énergie. Quand on a une maison en verre il faut être sobre de cailloux à l'adresse des voisins. Dans notre docte profession, qui devrait être la gardienne jalouse des droits de l'hygiène, ne voit-on pas des pratiques aussi malséantes? Que de médecins, en ville et à la campagne, traînent leurs thermomètres de bouche, en bouche, sans jamais les laver, encore moins les désinfecter!!

. . . .

J'allais clore cet article quand le dernier "Bulletin Sanitaire" est venu me fournir le mot de la fin.

Il nous annonce que les échevins de Montréal, pourtant "si dur à la détente", suivant le mot pittoresque du Dr Dubé, viennent d'édicter des lois très sévères contre les crachats dans les places publiques.

Espérons que les églises seront comprises dans les prévisions de ces règlements municipaux.

Nous admettrons que c'est un pas de fait dans la bonne voie. Mais, des lois écrites à leur application, il y a place pour tout un monde d'hésitations, de négligences et d'abus.

Si on fait ce que tous les gouvernements provinciaux ont fait de la loi des licences, ça va être édifiant!

Un peuple qui ignore les méfaits de l'alcool ne souffre pas qu'on apporte de restrictions dans ses habitudes malsaines. Une ville dont la mortalité infantile dépasse 40 p. c. ne saurait être mûre pour comprendre la bienfaisance que comportent les réglements dont il est ici question.

Ici comme partout, l'Hygiène trouvera toujours en embuscade pour lui barrer le chemin, l'ignorance et son cortège de préjugés. L'ignorance, voilà l'ennemi! Le livre, voilà le remède!

Il incombe à la profession médicale l'impérieux devoir de pourchasser cet ennemi à la faveur des projections lumineuses de la science vulgarisée. Il faut, en toute occasion, disséminer les connaissances médicales et surtout les mettre à la portée de toutes les intelligences.

Le jour où la pleine lumière se fera, tous les progrès seront réalisables et tout le monde apportera son concours de bonne volonté à l'exécution des lois.

On cessera de prêter des allures vexatoires aux lois répressives de l'autorité sanitaire dès que le peuple sera éclairé sur la nature des dangers dont il est jusqu'ici inconscient.

Comme l'a proclamé avec beaucoup de justesse le Dr Malvoz, de Liège:

"Les meilleures lois ne peuvent réussir que si l'esprit qui les pénètre est compris de tous ceux auxquels elles doivent profiter."

Quelles femmes epouser ?

Il existe aussi peu d'imbéciles que de gens de génie et les soi-disant femmes inférieures ne sont guère que les victimes d'une éducation mauvaise et d'une instruction incomplète.

Quoique innocentes de ce fait, ces malheureuses sont condamnées à demeurer toute leur vie des êtres incapables, atrophiés, nuisibles à eux-mêmes et à autrui.

Les hommes véritablement intelligents et bons doivent éviter de les épouser. Si, séduit par leurs qualités ménagères — qualités que, du reste, possèdent à un aussi haut degré bien des féministes — si, séduit par ces qualités, un homme contractait mariage avec l'une d'entre elles, il serait à peu près sûr d'être fort malheureux.

Une femme à l'esprit étroit est incapable de comprendre les idées larges et généreuses d'un homme intelligent. Si elle n'est pas assez bonne et dévouée pour obéir avec douceur et devenir une sorte d'esclave, elle se révoltera bientôt complètement et sera un tyranneau domestique.

En ce dernier cas — trop fréquent, hélas ! — le mari devra se plier à toutes les exigences de l'épouse — toilettes, réceptions, bals, etc., — il lui faudra même, bien souvent, renoncer à la joie de présider à l'éducation de ses enfants.

Les "usages", le "qu'en dira-t-on" règleront sa vie. Il ne sera plus que l'instrument de travail nécessaire au bien-être du ménage ; une sorte de poule aux œufs d'or, disons le vrai mot... de "vache à lait !"

En tous cas, la femme élevée dans des idées étroites nuira forcément au développement moral ou intellectuel de son mari, ce dernier étant naturellement tyran si elle est esclave, esclave si elle est tyran.

Il ne connaîtra pas l'élévation de pensée résultant de l'union de "deux être égaux" travaillant mutuellement à leur bien-être et à leur perfectionnement et ne saura jamais quelles pures jouissances peuvent être créées par un tel amour.

Un vieux proverbe du XVIe siècle vous dit:

A la femme sotte
Nul ne s'y frotte.

Surtout pour l'épouser, croyons-nous.

L'homme qui recherche et épouse une femme bête est un autoritaire imbécile qui pense que dans le pays des aveugles les borgnes sont rois.

Une chanson dit cependant:

Il faut des rois assortis
Dans les liens du mariage.

De même que notre vieux proverbe nous affirme que "ce qui se ressemble s'assemble". Mais hélas ! le couple conjugal est la réunion de deux êtres qui font rarement la paire.

Celui qui recherche la faiblesse d'esprit chez la compagne de sa vie semble dire : "Je la veux belle et riche, mais surtout bête, car sans cela elle ne m'épouserait pas !" et cela vous rappelle ce personnage de Molière qui voulait épouser une sotte pour n'être point sot". Mais consolons-nous, si notre homme fait un tel mariage pour ne pas être "dominé", il le sera quand même et de suite.

Gerfaut prétend que "les hommes préfèrent les femmes sottes aux spirituelles, pour cette raison que l'esprit est limité tandis que la bêtise est infinie". Nous croyons cependant que la femme doit être pour l'homme non seulement une compagne, mais une compagnie.

De fort bonnes raisons ont été données sur le choix qu'on doit faire d'une femme intelligente pour épouse.

Déclanchons le phonographe:

"Pour être heureux en ménage, il faut être un homme de génie marié à une femme tendre et spirituelle ou se trouver par l'effet du hasard, qui n'est pas aussi commun qu'on pourrait le penser, tous les deux excessivement bêtes." — BALZAC.

"Ce qu'on doit désirer avant tout dans le mariage, c'est une compagne avec laquelle on soit heureux de causer au coin du feu." — GENERAL PETIT.

"Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix." — J.-J. ROUSSEAU.

Pour terminer, nous ferons remarquer que si l'homme peut rechercher et aimer la femme bête, il y a réciprocité, car la femme intelligente préfère d'ordinaire l'amour des sots.

Ce que Balzac cherche à expliquer en disant que "se ressembler peu est peut-être une raison de se convenir davantage".

Stahl nous fournira le mot de la fin : "Une femme n'est jamais tout à fait bête".

Miss MOUSSELINE.

Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un.

ALPHONSE KARR.

Les deux gloires

(Traduit de l'espagnol)

Un jour que le célèbre peintre flamand Pierre-Paul Rubens parcourait les églises de Madrid, en compagnie de ses nombreux disciples, il pénétra dans la chapelle d'un humble couvent, dont la tradition ne désigne pas le nom.

L'illustre artiste rencontrait peu de chose à admirer dans ce pauvre temple démantelé ; et, déjà il se disposait à sortir pour poursuivre ailleurs ses recherches, lorsqu'il remarqua un cadre à demi caché dans l'ombre d'une chapelle. Il s'approcha et poussa un cri de surprise.

Ses disciples l'entourèrent aussitôt en lui demandant :

"Qu'avez-vous trouvé, maître?"

Rubens, pour réponse, leur montra le tableau.

"Regardez!" dit-il.

Les jeunes gens demeuraient aussi émerveillés que l'auteur de la "Descente de Croix".

Ce tableau représentait la mort d'un religieux.

Celui-ci était très jeune et d'une beauté que ni la pénitence, ni l'agonie n'avaient pu effacer.

Il était représenté étendu sur le sol de sa cellule, les yeux déjà voilés par les ombres de la mort, une main étendue sur une tête de mort et, de l'autre main, serrant sur son cœur un crucifix de bois et de cuivre.

Dans le fond du tableau, on apercevait un autre cadre, qui semblait être suspendu à la muraille d'une cellule, au-dessus du lit d'où, indubitablement, le religieux était sorti pour mourir avec plus d'humilité sur la terre dure et nue.

Ce second tableau représentait une femme morte, jeune et belle, elle aussi, étendue dans un cercueil entouré de cierges funèbres et de noires tentures.

Nul ne pouvait contempler ces deux scènes, contenues l'une dans l'autre, sans comprendre qu'elles s'expliquaient et se complétaient réciproquement. Un amour malheureux, une femme morte, une désillusion de la vie, un oubli éternel du monde : tel était le drame mystérieux que l'on déduisait de l'examen des deux épisodes effrayants que renfermait cette œuvre.

Pour le reste, la couleur, le dessin, la composition, tout révélait un génie de premier ordre.

"Maître, de qui peut être cette œuvre magnifique? demandèrent à Rubens ses disciples, qui s'étaient déjà emparés du tableau.

—Il y a eu un nom écrit dans cet angle, répondit le peintre ; mais il y a très peu de temps qu'il a été effacé. Quant à la peinture, elle n'a pas plus de trente ans, ni moins de vingt.

—Mais l'auteur?

—L'auteur, selon le mérite du tableau, pourrait être Velasquez, Zurbaran, Ribera ou Murillo. Mais Velasquez ne sent pas de cette manière. Ce n'est pas non plus Zurbaran, si l'on fait attention à la couleur et à la facture du sujet. On doit encore moins l'attribuer à Murillo et à Ribera: celui-là est plus tendre et celui-ci plus sombre ; et, en outre, cela n'appartient à l'école de l'un ni à celle de l'autre. En résumé, je ne connais pas l'auteur de ce tableau ; et je jurerais même que je n'ai jamais vu aucune autre de ses œuvres. Je vais plus loin : je crois que le peintre inconnu qui a légué au monde cette œuvre sublime, n'appartient à aucune école ; qu'il n'a peut-être pas peint d'autres tableaux que celui-ci, ni n'aurait pu en peindre qui en approchassent en mérite, quel que soit l'immense génie que celui-ci décèle. Ceci est une œuvre de pure inspiration, un reflet de l'âme, un lambeau de la vie... Vous voulez savoir qui a peint ce tableau?... Eh bien, c'est le mort même que vous y voyez !

—Oh! maître!... Vous plaisantez!

—Non ; je suis sûr de ne pas me tromper.

— Mais comment concevez-vous qu'un mort ait pu peindre sa vie?

—En concevant qu'un vivant puisse peindre sa mort.

—Ah! vous croyez?...

—Je crois que cette femme, dont le corps est représenté dans le fond du tableau, était l'âme et la vie du moine qui agonise sur le sol de sa cellule ; je crois que lorsqu'elle mourut, il se crut mort lui-même et mourut effectivement pour le monde ; je crois, enfin, que cette œuvre, en plus des derniers instants de son héros et de son auteur (qui sont indubitablement une seule et même personne), représente l'état d'un jeune homme détrompé de la vie.

—De sorte que...

—De sorte que le tableau indique une date qui peut amener à le sortir de l'oubli. Nous devons chercher l'artiste inconnu et savoir s'il a exécuté d'autres tableaux."

Et en prononçant ces mots, Rubens se dirigea vers un religieux qui priait au grand autel, et lui dit avec son aisance habituelle :

"Veuillez dire au père prieur que je désire lui parler de la part du roi."

Le frère, qui était un homme d'un certain âge, se leva péniblement et dit d'une voix humble et chevrotante :

"Que me voulez-vous ? Je suis le prieur.

—Pardonnez-moi, mon père, d'interrompre vos oraisons, reprit Rubens. Pourriez-vous me dire qui est l'auteur de ce tableau ?

—De ce tableau? répliqua le moine. Je ne me souviens plus.

—Comment! Vous l'avez su, et vous avez pu l'oublier!

—Oui, mon fils ; je l'ai complètement oublié.

—Eh bien! père! dit Rubens d'un air de dédain et de mécontentement; vous avez une très mauvaise mémoire."

Le prieur se remit à genoux.

"Je viens au nom du roi! cria Rubens en colère.

—Que voulez-vous de plus, mon frère? murmura le moine, en relevant la tête.

—Vous acheter ce tableau.

—Ce tableau n'est pas à vendre.

—Eh bien donc! je veux savoir où je trouverai son auteur.

—Cela est tout aussi impossible.

Son auteur n'est plus de ce monde.

—Il est mort! s'écria Rubens avec désespoir.

—Le maître le disait bien, murmura un des jeunes gens: ce tableau a été peint par un trépassé.

—Il est mort! répéta Rubens ; et personne ne l'a connu! et l'on a oublié son nom ! Son nom, qui devrait être immortel! Son nom, qui aurait éclipsé le mien! — Oui, le mien..., père, ajouta l'artiste avec un noble orgueil: je suis Pierre-Paul Rubens!"

A ce nom glorieux qu'aucun homme consacré à Dieu n'ignorait alors, car il signait cent tableaux religieux, véritables merveilles de l'art, la figure pâle du prieur se colora subitement, et ses yeux abattus se fixèrent sur le visage du Flamand avec autant de vénération que de surprise.

"Ah! vous me connaissez! s'écria Rubens avec une enfantine satisfaction. Je m'en réjouis. Vous serez moins prieur et moins moine avec moi. Voyons... Me vendez-vous le tableau ?

—C'est impossible, répondit le prieur.

—Eh bien! connaissez-vous quelque autre œuvre de ce génie surprenant ? Ne pourriez-vous vous rappeler son nom ? Me dire quand il mourut ?

D. GINESTET.

A suivre.

Les dames peuvent fumer

Chacun sait que la reine Alexandra, quand elle était princesse de Galles, avait l'habitude de faire servir des cigarettes aux réceptions intimes où elle réunissait les dames de la cour. Dans les hautes classes de la société anglaise, il n'est pas rare de voir de riches porte-cigarettes parmi les cadeaux de noces faits aux fiancées.

Les cigarettes "Diva" faites de pur tabac égyptien sont les favorites de nos mondaines canadiennes Les "Diva" sont mises en paquets de dix avec bouts en liège.

Les jets d'eau

Quand les saisons bleues reviennent avec leur ensoleillement, oh ! alors, j'aime à aller m'asseoir dans un parc où l'on voit de joyeux jets d'eau lancer vers le ciel leurs ondes continues, retombant aussitôt en diamants, ainsi qu'en d'immenses écrins, dans de vastes bassins qui réflètent de l'azur, des rayons, des ailes, des branches, des corolles, des marbres, des formes, des rêves, du mystère...

Mais les saisons d'aurore passent à tire-d'aile, comme des oiseaux de passage. Et les mois crépusculaires viennent vite enlinceuller la mort des beautés d'ici-bas de leurs brumes mystérieuses et tristes. Et, en effet, avec le dernier baiser du soleil d'octobre, les jets d'eau, comme les oisillons, se taisent, et les bassins, comme les nids, deviennent tristement vides!

Alors, au lieu des eaux pleines de joie qui les comblaient hier, on n'y voit plus réunies, comme en de grandes fosses, que les feuilles mortes du parc. Puis, décembre étend bientôt son suaire de neige, sur les pauvres défuntes !

. . . .

Ainsi, le cœur est un bassin, où le Rêve, l'Amour et le Plaisir, pareils à des jets d'eau, éparpillent follement leurs gouttelettes de délices, pendant les jours splendidement rosés de la jeunesse... Mais ces jours, fleurs au bord du chemin, durent bien peu... Et les premiers brouillards de la vieillesse viennent bientôt mélancoliser le cœur, ce bassin tout rempli de joie et de volupté hier, et déjà presque tari... Enfin, à l'approche de l'hiver, les eaux fraîches et parfumées de la Rêverie, de la Passion et de l'Ivresse ont complètement fui, et les feuilles de l'ennui, de la souffrance et de la tristesse les ont remplacées, en vertu de cette loi: l'on paie, l'hiver, les bonheurs de l'été et du printemps.

JEAN DE CANADA.

La légende de Saint Fiacre

Tous les jardiniers de France et de Navarre fêtent leur patron, saint Fiacre, dont la popularité a survécu aux siècles, et qui plus heureux que bien d'autres est encore honoré aujourd'hui avec ferveur par tous ceux qui manient le rateau et le sécateur.

Quant aux femmes, elles devraient avoir conservé contre le saint une certaine rancune, car la légende nous apprend qu'il ne fut pas tendre pour elles.

Saint Fiacre était né en Irlande, vers l'an 600, d'une famille illustre. Très jeune, il vint en France et s'établit à Meaux. Saint Faron, qui habitait cette ville, le prit en affection, et, pour satisfaire son désir qui était de vivre en anachorète dans quelque lieu désert, il lui accorda autant de terre qu'il en pourrait, dans une journée, entourer d'un fossé.

Saint-Fiacre se rendit suivi de quelques paysans à un endroit qui lui plaisait, il posa son bâton en terre et marcha en le laissant traîner derrière lui. O prodige! aussitôt un fossé profond s'ouvre partout où passait la pointe du bâton. On accourt, l'évêque est instruit du miracle et en voyant l'œuvre de saint Fiacre il reconnaît que Dieu le protège.

Seule une femme accusa le saint de magie. Ce jugement téméraire irrita fort celui-ci qui du coup anathématisa le sexe faible tout entier. Aussi plus tard, lorsqu'on éleva une chapelle au saint, l'entrée en fut-elle rigoureusement interdite aux femmes.

Il faut aimer les hommes sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont. Ils reviennent. Laissez-les aller. C'est la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en lui.

FENELON.

LE COIN DE FANCHETTE

LA FERTE. — Charles, marquis de Sévigné, fils de la célèbre épistolière de ce nom, épousa une Bretonne, Mlle de Brehant de Mauron. Il n'y eut pas d'enfants de cette union. Après la mort du marquis de Sévigné, le manoir des Rochers, — séjour favori de Mme de Sévigné, — et ses dépendances passèrent entre les mains de Pauline de Grignan, marquise de Simiane.

PIERRE SANS-COEUR. — Votre poésie est pleine de fautes d'orthographe. Sans parler de vos vers de treize pieds. Et le chiffre treize est un nombre malchanceux, vous savez ; il l'est tellement que cela va empêcher la publication de votre sonnet.

MARIE-REINE. — Parmi les souvenirs de première communion, on peut mettre, au premier rang, les reliquaires, les livres de piété, les chapelets, les médailles, les statuettes, enfin, que sais-je? Allez chez un libraire, vous ne serez bientôt que dans l'embarras du choix.

MAXIME. — Je m'intéresse beaucoup à l'œuvre des bibliothèques, et si vous voulez réellement m'être agréable, envoyez ces livres pour la bibliothèque de Saint-Jean.

DANIEL. — Il n'y a pas de bibliothèque publique à Montréal, ne le savez-vous pas? "Ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils ont dit, mais d'après ce qu'ils font".

LUCRECE. — Les femmes s'habillent-elles pour les femmes? ou pour les hommes ? ou pour elles-mêmes ? Voilà la triple interrogation que vous me posez et à laquelle je ne saurais répondre d'une façon catégorique. Et puis, les opinions resteront partagées, je crois, à moins qu'on ne s'accorde à trouver que le nombre des femmes qui s'habillent pour faire enrager les autres femmes, pour plaire aux hommes ou pour contenter leurs goûts personnels, est divisé à peu près également.

LORELLA. — Je garde votre lettre pour la relire aux jours sombres, alors qu'il pleut dans mon âme......

ZINGARA. — Vous avez perdu votre pari.

ROBUR. — Au pays de Ménélick, aucune mère n'est autorisée à visiter sa fille qui vient de se marier, avant qu'un an soit écoulé depuis la cérémonie du mariage. Puis, il n'est pas considéré de bon ton pour une belle-mère de prolonger sa visite chez son gendre. Quel dommage, n'est-ce pas, Robur, que l'Abyssinie soit si loin, vous qui redoutez déjà tant votre belle-mère future.

LOPE DE VEGA. — Votre pseudonyme était, au dix-septième siècle, un célèbre poète espagnol.

LEANDRE. — La Rochefoucauld consacra quinze années de sa vie à préparer son recueil de maximes ; chacune d'elles, dit Segrais, fut reprise au moins dix-huit fois.

POETEREAU. — ¿Adressez-vous au gouvernement de Québec, qui vous donnera sur ce que vous désirez savoir, toutes les informations que vous voudrez.

TROLL. — Il faut que je vous raconte une petite anecdote que votre lettre vient de me remettre en la mémoire : Une jour, l'archevêque de Cantorbéry posa, à un acteur célèbre, la question suivante: "Comment se fait-il, que vous, acteurs, qui ne jouez que des choses imaginaires, remuez cependant votre auditoire comme si vos pièces se passaient dans la vie réelle ; tandis que nous, prédicateurs, qui ne parlons que de réalités, ne réussissons guère à toucher ceux qui nous écoutent.

—"La raison est toute simple, répondit l'artiste: nous, acteurs, parlons de choses imaginaires, comme si elles étaient réelles, tandis que les prédicateurs trop souvent parlent de choses réelles comme si elles étaient imaginaires."

ROSITA. — Le meilleur temps d'amour n'est pas celui où on est le plus aimé, c'est celui où l'on aime le mieux.

SYMBOLE. — Dans la société actuelle, toute femme qui veut se suffire à elle-même se heurte, dans l'âpre lutte pour la vie, à plus de difficultés que l'homme. Pour elle, toutes les rigueurs, et elle est exposée à plus de souffrance, Elle a à souffrir de la haine et de la malveillance, simplement parce qu'elle est femme, mais si elle a du caractère, c'est-à-dire de l'énergie, elle fera front à l'attaque et résistera victorieusement. Il faut que la femme sache d'abord se faire respecter, — craindre un tantinet, — l'amitié ou l'amour lui viendront ensuite par surcroît.

AJALBERT.— Je ne sais si l'Exposition de Liège sera supérieure aux expositions précédentes ; dans tous les cas, elle vaudra sûrement la peine qu'on aille la voir.

DUGUAY-TROUIN. — On accepte aussi des livres des donateurs masculins pour l'œuvre de la bibliothèque de Saint-Jean, et, s'il faut tout dire, nous pouvons ajouter que l'on compte même beaucoup sur eux.

FRANÇOISE.

Avant Pythagore, ceux qui se recommandaient par une vie régulière et vertueuse étaient appelés "Sages.". Ce titre parut trop fastueux au disciple de Phérécide. Il préfera celui d'"ami de la sagesse", (philosophe). Pythagore fut le premier qui porta ce nom. Il voulut par là faire entendre qu'il n'avait pas l'orgueil de prétendre au nom de sage, mais seulement le désir de le devenir.

Propos d'Etiquette

D.---Deux jeunes messieurs rencontrent, dans la rue, une jeune demoiselle connue de l'un deux. Peut-il la présenter à son camarade ?

R. — Si ce jeune homme connaît très bien la jeune fille, et qu'il doit à peu près être sûr que la demoiselle n'a pas d'objection à cette présentation dans la rue. Car, en général, on ne présente guère de personne à une autre dans la rue.

D.---A quel âge une jeune fille peut-elle faire graver des cartes de visite pour son usage personnel ?

R. — Pas avant 18 ou 19 ans. Parce que jusqu'à cet âge, les jeunes filles ne sont considérées que des petites pensionnaires.

D.---Je ne suis pas mariée. Puis-je écrire une lettre de condoléance à un jeune homme qui vient de perdre sa sœur?

R. — Rien n'empêche que vous écriviez cette sorte de lettre à un jeune homme.

D.---Deux cousines peuvent-elles aller visiter des cousins qui tiennent maison de garçons !

R. — Non, à moins d'être accompagnées d'une dame mariée.

LADY ETIQUETTE.

RECETTES FACILES

CROQUETTES

CE mets se fait avec diverses viandes cuites.

Après avoir haché la viande bien fin on l'assaisonne au goût ; on y ajoute de la crême et un peu de beurre ; on mêle le tout pour en former des petites boulettes que l'on trempe dans des œufs battus ; puis on les roule dans la mie de pain, et on les fait cuire dans la graisse bouillante. Ce plat doit être servi chaud, et sans sauce.

SALADE ITALIENNE

Prenez du poulet ou du veau, hachez bien fin, et assaisonnez de poivre, sel, à votre goût ; ajoutez poudre de céleri ou céleri haché bien fin, et quelques cuillérées de bouillon ; prenez trois jaunes d'œufs, une cuillérée à soupe d'huile d'olive, une cuillérée à dessert de moutarde, deux cuillérées de vinaigre, brassez le tout quelques minutes et mettez cette sauce sur votre viande que vous avez dû préparer dans un plat. Ornez votre plat avec des œufs cuits durs que vous coupez par pointe, et auquel vous ajoutez quelques morceaux de cornichons et de betteraves.

MOUSSE DE GELATINE

Faites tremper un once de gélatine dans un demiard d'eau froide pendant dix minutes, mettez sur le feu, brassez et enlevez aussitôt que dissout, et, lorsque presque froid, battez avec un batteur d'œufs jusqu'à consistance d'une mousse ferme. Battez le blanc de trois œufs de la même manière et ajoutez à la mousse de la gélatine avec le jus de trois citrons et du sucre pulvérisé au goût ; mêlez le tout ensemble, versez ensuite dans des moules et mettez de côté pour refroidir. Servez sur un plat avec un flanc de jaunes d'œufs. Ceci est un beau et excellent plat pour dessert.

CONSEILS UTILES

NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE

Le blanc d'Espagne légèrement mouillé et appliqué sur l'argenterie, au moyen d'un linge doux, et frotté jusqu'à ce qu'il soit sec, est le meilleur moyen de rendre l'argenterie brillante. La plupart des autres poudres que l'on vante ont pour inconvénient de la rayer plus ou moins.

Quelquefois l'argenterie est tachée ou noircie par des émanations sulfureuses. Les jaunes d'œufs, qui contiennent beaucoup de soufre, ont notamment cette propriété. Quelques livres de recettes recommandent de frotter l'argenterie ainsi tachée avec de la suie ; mais la suie n'a aucune action chimique sur ces taches sulfureuses, elle ne les enlève que par le frottement, en rayant le métal et en lui ôtant son brillant. Il vaut donc mieux frotter un peu plus longtemps dans les endroits tachés avec le blanc d'Espagne qui ne raie point et la tache disparaîtra.

NETTOYAGE DES CARAFES DE CRISTAL

Voici un moyen éprouvé de nettoyer parfaitement l'intérieur d'une carafe ternie par le dépôt des eaux. Prenez une grosse pomme de terre, coupez-là par petits morceaux de la grosseur d'une noisette, mettez-en une petite poignée dans la carafe avec de l'eau claire, et elle aura repris la transparence du cristal.

Pour l'extérieur, qui se ternit si promptement, prenez du gros papier gris, faites-le tremper et servez-vous de cette espèce de pâte pour en frotter toute la surface.

Vous aurez ainsi l'éclat du cristal.

LE HOQUET

Le hoquet survient ordinairement chez les gens à tempérament nerveux et chez les jeunes enfants qui se sont surchargé l'estomac, les aliments trop assaisonnés le font naître parfois. Bien des moyens ont été désignés pour arrêter le hoquet. Voici les plus efficaces :

On essaie de distraire l'attention des personnes qui en sont atteintes; quelquefois on tente de les surprendre ou de les effrayer. Un autre moyen très usité, c'est de retenir l'haleine, soit en comptant jusqu'à 30, soit en répétant à haute voix et avec volubilité, la même phrase ; ou ce qui vaut mieux encore, en buvant par petites gorgées un verre d'eau froide, en même temps qu'on se pince les narines.

Un bon moyen encore, c'est de provoquer l'éternuement, soit en chatouillant l'intérieur du nez, soit en prisant ; l'éternuement arrête le hoquet.

Le remède le plus efficace et peut-être le plus inoffensif consiste à sucer un morceau de sucre préalablement trempé dans du vinaigre.

Boireau aperçoit hier se promenant dans les allées d'une nécropole de la banlieue un médecin de sa connaissance.

—Ah ! ah ! lui dit-il, vous êtes en train de faire votre inventaire.

PAGE DES ENFANTS

DODO
SOUVENIR DE MISSION

(Suite)

—Cette nuit, si tu le veux.

—Je le veux ; et voici comme nous procéderons : je jette un tison sur le toit de leur hôpital; tout flambe en un instant. La longue barbe et les femmes grises'' accourent, Nous les tuons ainsi que cette vermine qu'ils ont élevée (Dodo prit le compliment pour lui). Après cela, nous achevons de brûler la mission, et demain l'ancien dieu du village a reconquis ses droits. Courons''.

❖ ❖ ❖

L'enfant se raidit contre la défaillance qui l'envahissait. Il se jeta derrière le tronc d'un arbre, car les brigands sortaient de la cabane et filaient, vifs comme flèches, dans la direction du village.

''—Sainte Mère de Dieu ! faites que j'arrive à temps...ma vie pour la vie de ceux à qui je dois tout?...''

Et Dodo s'alança en avant.

❖ ❖ ❖

Toutefois, pour éviter la rencontre des conjurés, il lui fallait prendre un long détour. Le hangar-hôpital flambait lorsqu'il fut arrivé. Les sœurs, réveillées en sursaut dans leur premier sommeil, accouraient, s'offrant, sans le savoir aux coups des assassins. Il aperçut la Mère Ludivine et le griot qui, aussi rapide qu'un tigre, fondait sur elle en levant sa hache. Une seconde de plus, et la religieuse s'affaissait, le crâne ouvert. Mais un rugissement échappa au bandit : son bras, tordu, retombait inerte, laissant choir l'arme terrible. Dieudonné posait le pied sur la hache, s'en emparait, et, prompt comme l'éclair, il la plantait dans le front du sorcier.

Hélas! pour un ennemi hors d'état de nuire, trois autres rampaient vers l'héroïque jeune homme, tandis que, réveillé à son tour par le bruit et la flamme, le missionnaire accourait de son côté, aussi vite que le lui permettaient ses jambes débiles.

Dieudonné se sentait perdu. Cependant, calme, il cria au Père :

''—Père, garde à vous ! c'est l'ennemi... Faites sonner la cloche.

Déjà les trois conjurés se ruaient sur lui avec une rage folle, ayant compris que la partie leur échappait par son fait.

L'enfant tomba, percé de coups.

❖ ❖ ❖

Et, tandis que la cloche sonnait éperdûment ; que le village, effrayé, montait en tumulte à la mission ; que le sauvetage des vieux de l'hôpital s'effectuait sous la direction d'une sœur, Dodo agonisait dans les bras de sa mère adoptive. Les agresseurs s'étaient enfuis, poursuivis par les coups de révolver du missionnaire.

Dodo souleva ses paupières ; il articula péniblement quelque chose.

La sœur, s'étant penchée, comprit:

''—Tous... sauvés ? demandait le mourant.

''Oui, oui, grâce à toi !''

Une expression de joie profonde illumina son visage.

''Je suis... heureux, murmura-t-il, heu... reux''.

Il reconnut le vieux Père qui l'absolvait d'une main tremblante, essaya de poser sa joue contre la main de sa bienfaitrice, et ferma les yeux en souriant...

C'est ainsi qu'il avait coutume de s'endormir quand il n'était qu'un petit enfant.

Nous lisons dans un article nécrologique :

''Le capitaine des pompiers s'est éteint doucement.''

Voilà ce qui s'appelle faire ses affaires soi-même.

Réponses à Jeux d'Esprit

CHARADE

Mets excellent dans mon ''premier'',
Sont bien accueillis sur ma table ;
Buveur joyeux, j'ai de ma table
Dès longtemps, banni mon ''dernier'',
Au dessert, toujours mon ''entier'',
Chargé de fleurs, orne ma table.

Rép.—Plateau.

Ont répondu: Yvon L. Lucienne Deschamps, Québec ; Andrée et Orphée, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi.

ECOLE GARNEAU, Ottawa. — Roger Dorval, Cécile Dubé, Ulric LeBlanc, Juliette Pelletier, Armand Laverdure, Athanase Juneau, Maria Mathieu, Alice Dumais, Ubalde Séguin, Abdon Côté, Christophe Charron, Rosario Barrette, Léon Mackay Emile Désislets, Laura Peachy, Laurenza Delorme, Marie-Jeanne Scantland, Dona Landreville, Laurenza Lajoie, Ls. Philippe Bélanger, Eric Roy, Edouard Faulkner, Arthur St-Georges, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Dora Joinette, Yvonne Landreville, Charles Peachy.

ACADEMIE STE-MARIE.—Ritha Lamontagne, Armanda Brûlé, Annette Lachance, Hermance Poulin, Colombia Robitaille, Berthe Vogin, Zita Décary, Alice Perrault, Rita Gariépy.

HISTOIRE DU CANADA

Où est né d'Iberville, quel était son père. Ses principaux exploits ? Où est-il mort et de quelle maladie?

Rép. — D'Iberville, fils de Charles LeMoyne, baron de Longueuil, naquit à Montréal en 1661. Il fut l'un des plus grands capitaines de vaisseaux et explorateurs de son siècle. Il porta le pavillon de France de la Baie d'Hudson au golfe du Mexique. A Terre-Neuve, il remporta de brillants succès sur les Anglais. Il fut le fondateur de la Louisiane, et mourut à la Havane au mois de juillet 1706, des fièvres jaunes.

PAGE DES ENFANTS

Ont bien répondu :

ECOLE GARNEAU: Léon Mackay Rosario Barrette, Charles Peachy, Christophe Charron, Emile Désislets, Laura Peachey, Roger Dorval, Yvonne Landreville, Dora Joinette, Wilfrid Foisy, Alfred Moreau, Arthur St-Georges, Edouard Faulkner, Eric Roy, Ls. Philippe Bélanger, Laurenza Lajoie, Dona Landreville, Marie-Jeanne Scantland, Laurenza Delorme, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Alice Dumais, Maria Mathieu, Atharase Juneau, Armand Laverdure, Juliette Pelletier, Rhéa LeBlanc, Cécile Dubé, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi.

ACADEMIE STE-MARIE, Montréal. — Laura Julien, Yvonne Robert, Annette Lachance, Ritha Lamontagne, Marie-Anne Marin, Herminie Poulin, Germaine Chicoine, Blanche Boisvert, Colombia Robitaille, Berthe Vogin, Alice Perrault, Albertine Villemure, Léa Archambault, Eva Forest, Albertine Chevalier, Aline Dubreuil, Lucienne Cartier, Yvonne Cardinal, Irène Villemure, Zitha Décary, Rita Gariépy, Alida Lalonde, Anna Trudeau, Alice Baril, Armanda Brûlé, Eugénie Adducchio, Alice Lecavalier, Eva Paquette, Ronillia Boivin, Marie-Ange Turgeon, Eugénie Poulet, Ernestine de Larochellière, Augustine Vaillancourt, Rachel Comeau, Marie-Blanche Loiseau, Clara Héroux, Berthe Laberge, Virginie Valiquette, Georgette Marien, Régina Vézina.

Jeux d'Esprit

LOGOGRIPHE

La nuit, j'habite sur la terre,
Et le jour, je remonte aux cieux,
Et là, je cache l'éclat d'un soleil radieux.
J'ai cinq lettres: sans la première,
Je suis un prophète fameux ;
Si l'on retranche la dernière,
J'ai des pétales gracieux.

PROVERBE

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de neuf mots: Inquiétude — Inutile — Lac — Larme — Souvenir — Oui — Blanc — Rechercher — Près — Large — Rien — Lumière — Long — Bruit — Là-Bas — Jour — Avouer — Bas — Partir — Passé — Grand — Ennemi — Matin — Debout — Neuf — Page — Ami — Pluralité — Donnez la signification de ce proverbe.

Conseils à donner à nos filles

Répétons-leur qu'un honnête ouvrier est cent fois plus estimable qu'une douzaine de snobs élégants, vaniteux, dépravés.

Qu'un homme est assez beau quand il a l'âme belle.

Combattons chez la jeune fille le préjugé stupide qui pèse encore sur le travailleur des champs et sur tous les ouvriers manuels.

Décrions surtout le faux luxe, si coûteux et si démoralisant.

Peut-être alors la femme moderne osera avoir des enfants et les élever avec plaisir.

Peut-être aussi le jeune homme moderne n'hésitera-t-il plus à se marier, même avec des filles sans dot, à la condition qu'elles aient reçu et compris l'éducation ci-dessus.

GABRIEL VIAND.

Le poète Malherbe ne se distingua jamais par le moindre mouvement de modestie.

"Je veux vous montrer des vers que vous n'avez certainement jamais vus, et qui sont les plus beaux du monde, lui dit un jour une dame.

—Pardonnez-moi, Madame, répliqua-t-il, je dois les avoir vus, car s'ils sont les plus beaux du monde, c'est moi qui dois les avoir faits".

EN GLANANT

Une femme de la cour disait à Bourdaloue : "Pensez-vous, mon père, que je fasse un grand mal en allant au spectacle?

—Madame, répondit Bourdaloue, c'est à vous que je le demande."

A l'époque où le cardinal Jules de Mazarin, à l'apogée de son pouvoir, était fort tourmenté de la goutte, un anonyme fit courir cette épitaphe satirique:

Ci-gît un cardinal que la goutte accabla
Depuis les pieds jusqu'aux épaules ;
Non Jules qui vainquit les Gaules.
Mais bien Jules qui les gaula.

Quand on déplaisait au cardinal de Richelieu, il ne manquait jamais de dire en vous parlant :

"Je suis votre serviteur très humble."

Le maréchal de Brèze, beau-frère du premier ministre, vint un jour prendre de Pontes pour le conduire à Rueil faire visite à son Eminence avec laquelle il s'était brouillé, parce qu'il avait refusé de quitter la maison du roi pour être plus spécialement au service du cardinal.

Lorsque le maréchal eût présenté Pontes, Richelieu le salua du serviteur très humble.

A l'instant, cet officier sortit de l'appartement, monta à cheval et revint en toute hâte à Paris.

Quelques jours après, M. de Brèze l'ayant rencontré, lui demanda la raison de ce brusque départ.

"Le serviteur très humble du cardinal, répondit-il, m'a fait tant de peur que si je n'avais trouvé la porte ouverte j'aurais assurément sauté par la fenêtre."

L'amitié a sa racine dans l'estime, et sa fleur dans le sacrifice.

CH. DE STE-FOYE.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

V

(*Suite*

—Ce n'est rien, la fumée. Je vais ouvrir les deux fenêtres. L'air vif vous rappellera celui de l'Auvergne. Pourvu que marraine n'arrive pas encore!

Mais, juste comme Suzan achevait sa phrase, la baronne Heurtel entrait dans le petit salon, le visage rayonnant de plaisir.

—Mon enfant, mon cher enfant, que je suis heureuse de vous revoir! Damien me dit que vous attendez depuis longtemps! C'est votre faute. Toutefois, je ne puis gronder. Peut-on gronder quand on a le cœur plein de joie?

D'un geste doux et tendre, elle attira le jeune homme, l'embrassa maternellement, et ce fut alors seulement, le premier instant de surprise passé, qu'elle s'aperçut de la fumée qui, sous un courant d'air froid, tourbillonnait dans le petit salon.

—Suzan a dû toucher au feu! dit-elle, cherchant du regard sa filleule. Allons, bon, elle a disparu. Fermez vite les fenêtres, Jacques. Cette petite folle nous fait geler. Ne vous a-t-elle pas conté trop d'enfantillages pendant votre tête-à-tête, assez long je crois?

—Non, pas trop, Madame.

Il riait, amusé du souvenir de leur conversation, amusé surtout du ton anxieux de la baronne Heurtel. Du même ton anxieux, elle interrogea:

—Pourquoi riez-vous?

—Parce que le hasard, non la Providence arrange bien toutes choses. Dans ce tête-à-tête, assez long, en effet, et fort imprévu, nous avons pu juger, Mlle Le Helguer et moi, qu'il n'y a aucun point de contact entre nous. Je le savais d'avance, chère grande amie. Vous rêviez trop beau.

—Voyons, Jacques, vous n'allez pas me gâter le plaisir de l'arrivée de ce triste refrain que j'ai entendu au départ. Que s'est-il passé pour que, du premier coup, vous affirmiez ainsi le peu de similitude de vos deux natures?

—Oh! il ne s'est passé que du très simple, du "vrai". Je me suis montré gauche au possible, muet comme une carpe, et les deux ou trois phrases que j'ai prononcées ont eu le don d'agacer Mlle Le Helguer: des agacements, du reste, fort gentils, ajouta-t-il, riant toujours.

—Ensuite?

—Ensuite. Eh bien, ensuite, Mlle Le Helguer doit, évidemment, me trouver un étrange personnage.

—Passons... Comment la trouvez-vous, elle?

Jacques hésita, s'en voulant presque de cette hésitation.

—Je ne connais pas assez votre filleule pour pouvoir la juger, Madame.

Vivement, les yeux fixés sur le jeune homme, la baronne Heurtel demanda:

—Elle vous déplaît?

—Non. La franchise, la simplicité de Mlle Suzan sont charmantes; son esprit fait paraître les heures brèves. Mais... elle est parisienne jusqu'à la moelle des os, chère grande amie. Elle crie, c'est le mot, son admiration, ses extases. C'est un jeune oiseau fou de bruit, de mouvement, de cohue. Or, je construis mon nid dans les arbres d'Orcines. Concluez.

—Je conclus que les mariages sont écrits au ciel. Si les anges ont placé, sur le registre divin, le nom de Suzan à côté du vôtre, vous aurez beau faire, beau dire, monsieur le sauvage, ma filleule deviendra votre femme.

—Et si ce n'est écrit que dans votre cœur, Madame?

—Alors, nous pourrons déchirer la page. Rien ne presse, mon ami. Ce n'est pas le premier jour, vous le pensez bien, que je vais lacérer mon "livre" intime.

Elle souriait maintenant, très satisfaite, au fond, de la tournure des choses. Incontestablement, d'après ce que venait de dire le jeune homme, Suzan très vite à l'aise avec lui, s'était montrée "elle", avec son exubérance, son originalité coutumières. Incontestablement aussi, cette exubérance, cette originalité avaient amusé Jacques. S'il n'y avait pas coup de foudre, il n'y avait pas aversion. Seul, l'obstacle "vrai"

restait le même: l'amour du sol natal!

"Que ce rêveur aime Suzan, pensait la baronne, et nous verrons si cet amour ne triomphera pas de l'autre!"

Tout haut, elle reprit:

—Vous êtes notre prisonnier pour un mois, Jacques: Roscob vous l'a-t-il dit?

—Non, Madame. Les premières heures ont été consacrées à la joie du revoir... Et... je croyais... je pensais...

—Vous pensiez qu'au bout de huit jours on vous rendrait la liberté. Qui sait? Même demain, peut-être, puisque les idées de retraite sont ancrées dans votre cerveau d'Auvergnat? Prenez gaiement votre parti, ami Jacques. J'ai très peu joui de vous pendant vos années de travail, vous me devez, je vous l'assure, des visites, des attentions, des soins. Quant à Roscob, il désire votre concours pour maintes choses. Du reste, on ne vous laisse pas le choix. Vous êtes enchaîné, et les chaînes de notre amitié sont autrement solides que celles de Mazas.

—Je ne chercherai pas à m'échapper, Madame.

Il souriait ; mais, au fond de l'âme, il se sentait affreusement triste. Un mois à Paris! Un mois qu'il pouvait employer à se faire une clientèle villageoise, avant que la neige rendît les communications difficiles, sinon impossibles!...Certes, il ne tenait pas à l'argent, mais encore ne voulait-il pas être à la charge de son père et de sa mère.

—A quoi pensez-vous, Jacques ? Votre front se rembrunit.

—Je pense à la neige, Madame, si elle me bloquait avant le retour?...

—Je la bénirais: ce serait une alliée précieuse; mieux que cela : un signe certain de votre "prédestination parisienne" ; ma vieille marotte, vous savez bien? Allons, maintenant que la question de séjour est réglée, donnez-moi des nouvelles de vos parents, des vôtres, d'amples détails aussi sur votre vie durant ces quelques semaines: une vie de vagabond, n'est-ce pas?

Il fit "oui" de la tête, d'un air heureux, et longtemps il parla. Ses forces renaissant à l'air vif des montagnes, ses excursions, la beauté douce de l'automne, les délices du sommeil dans la chaude atmosphère de l'étable, il conta tout avec un entrain que la baronne ne lui connaissait pas, un entrain tel, qu'après s'en être amusée, elle finit par y voir une sérieuse menace pour ses rêves d'avenir. Cet entrain ne prenait-il pas sa source dans le bonheur du retour au pays ?

"Pourvu qu'il aime Suzan!" songeait-elle comme un instant plus tôt...

Et elle ajoutait:

"Pourvu que Suzan l'aime! Si, à dîner, il se montre aussi brillant causeur, il l'intéressera. Cet intérêt, pour elle, peut être un acheminement vers l'amour."

Mais, à dîner, Jacques, au lieu d'être brillant causeur, redevint timide, gauche, silencieux, malgré tous les efforts de sa vieille amie, malgré l'expansive gaieté de Suzan; et la soirée eût fini par paraître longue si, en sortant de table, la jeune fille ne se fût assise au piano, en disant de son petit ton malicieux:

—Puisque, à part l'Auvergne, rien ne vous charme, je vais vous servir un dessert extra.

Et la voilà jouant un air mélancolique et doux, entendu bien des fois par Jacques au milieu des montagnes. La phrase musicale en était toute simple ; mais, dans sa simplicité, un poème entier se déroulait. C'était le pâtre chantant la tristesse des journées solitaires. Pas de maison! Pas de famille! Pas d'amis! Rien que des pâturages et des bois... Soudain, on entendait le frémissement de la brise parmi la bruyère, le gazon et les arbres... Les notes se succédaient plus pressées... Des voix s'élevaient pour vanter les beautés de la nature:

—"Admire mes grelots roses, tintait la bruyère.

—"Vois comme je suis frais, parfumé, murmurait le gazon.

—"Je suis si bleu! Et mes orages sont si beaux, disait le ciel.

—"Notre ombre ne t'est-elle pas douce? frissonnaient les feuilles.

—"Ne sommes-nous pas tes amis? gazouillaient les oiseaux...

—"Tu n'es pas malheureux, tu n'es pas seul... Dieu est là !" ajoutait la voix rustique planant au sommet de la montagne.

Et un hymne triomphal s'élevait: l'homme s'unissait à la nature pour chanter le Créateur.

A la dernière note, Suzan se retourna d'un mouvement brusque.

—C'est vraiment beau, dites?

Puis, sur un autre ton:

—Allons, voilà marraine toute triste ; M. Orvanne, lui, a les yeux noyés, et j'appelle cela "distraire les gens"! Moi aussi, j'ai une petite larme sotte, mais je l'écrase, et c'est fini. Attendez, il va y avoir métamorphose.

Elle chanta alors un vieux "Noël", si long, si long, avec l'énumération de ce que les bergers apportaient à l'Enfant Jésus, que la baronne Heurtel demanda grâce.

—Une bourrée, alors!

Et la bourrée d'Auvergne éclata en notes gaies, sautillantes, scandées encore par les petits talons de Suzan.

—C'est cela! C'est cela! s'écria Jacques, riant de bon cœur, cette fois. Mademoiselle, comment pouvez-vous savoir?

—Parce qu'au couvent, la valse et tout ce qui "tourne" étant défendu, nous dansions des bourrées, sous la haute direction d'une vieille sœur converse, — votre payse ; — nous prenions même des sabots, pour être plus "couleur locale" ; et quel bruit!... Soixante paires de sabots dans une salle de récréation, jugez! Ah! enfin! j'ai eu du succès! Marraine, je mérite un bonbon.

Et Suzan se mit à savourer en conscience un chocolat à la crème.

Quand Jacques revint chez le docteur Roscob, les premières paroles de son vieil ami furent identiques à celles de la baronne Heurtel:

—Comment trouves-tu Suzan Le Helguer?

—Gracieuse, peu banale, répondit le jeune homme, mais bien enfant!

Puis, très vite, sans paraître remarquer la déception profonde du

docteur, il aborda une question médicale.

Pourtant, lorsque Jacques s'endormit, — et il était fort tard! — ce ne fut pas à la question ,médicale qu'il rêva. Il vit, dans une salle de village, un essaim joyeux de jeunes paysannes. L'une d'elles dansait toute seule une bourrée d'Auvergne. Son visage lui était caché, mais elle avait une grâce exquise, une taille élégante et mince sous la jupe à gros plis et le corselet de velours ; ses sabots, aux sonores clics-clacs, étaient petits comme les pantoufles de Cendrillon. D'une voix rieuse, tout à coup, elle demanda un cavalier... Et Jacques s'avança, disant: "Me voulez-vous, Mademoiselle ?" La danseuse se retourna très vite : "Oui"... Alors, sous la coiffe blanche aux ailes de papillon, Jacques reconnut les boucles brunes, les yeux brillants et les lèvres pourpres de Suzan Le Helguer.

VI

Assise devant une petite table, la baronne Heurtel écrivait. Ecrivait? Non. La plume inactive sur la page commencée, elle regardait sa filleule qui, d'un pas léger, allait et venait dans le salon, arrangeant les bibelots et les fleurs.

Evidemment, cette occupation plaisait beaucoup à Suzan, car elle souriait aux magots chinois, s'attardait à considérer les miniatures, tournait et retournait les fragiles porcelaines, choisissait avec soin dans un gros bouquet éparpillé sur le tapis quelques brins de feuillage pour de minuscules cornets en verre de Bohême, de longues branches flexibles pour des potiches ventrues. Bientôt, ce fut le tour d'une jardinière placée devant la fenêtre. Alors à pleines mains, Suzan y mit tout ce qui restait du bouquet: chrysanthèmes échevelés, roses du Bengale, mahonia, laurier-thym, verveines. Elle redressait les tiges, mélangeait les teintes, se reculait pour admirer son œuvre ; finalement, jugeant cette œuvre achevée, elle prit deux des plus gros chrysanthèmes qu'elle piqua à la diable, l'un à droite, l'autre à gauche, parmi ses boucles brunes ; puis, en face de la glace, elle hocha rapidement la tête, l'air amusé.

—Que fais-tu donc, petite?

Suzan se retourna, aussi rouge qu'un coquelicot.

—Marraine, je me demandais si je ressemblais à une Espagnole ou au poney de May, avec ces fleurs cocardes.

La baronne eut un sourire indulgent.

—Tu ressembles à une fillette très folle. Je te crois un peu grisée par ta sortie de pension ; pourtant, tu aimais l'étude, les Mères, le couvent?

—Oui, oh! oui. Mais il me tardait d'être avec vous, marraine ; je vous ai toujours tant aimée! Vous êtes à la fois mon père, ma mère, tout...

Et Suzan, sérieuse, émue, cette fois, entoura la baronne Heurtel de ses bras caressants.

—Pauvre petite, sans moi, tu serais très seule, c'est vrai! Allons, ne t'attriste pas, Suzette, et mets-toi, là, près de moi, quelques minutes. Depuis deux jours que le docteur Orvannes est arrivé, tu n'as pas desserré les dents à son sujet, toi, si franche, si débordante, dirai-je. Je suis pourtant curieuse, je te l'assure, de savoir ton opinion.

Assise sur un tabouret, les coudes sur les genoux de la baronne Heurtel, Suzan gardait le silence.

(A suivre)

Téléphone Est 2894. Agence de buanderie.

LIBRAIRIE

DEOM, SAVARIN & Cie

GROS ET DETAIL

Dépot général de toutes publications.
Envoi sur Ordre de tous Journaux, Revues et Publications Périodiques Françaises au Canada et à l'étranger.
Correspondants de Journaux Français.
Conditions Spéciales pour Librairies de Détail.
Grand Choix de Littérature en tous genres
LIVRES DE MEDECINE, CIGARES, TABACS, PIPES, Articles de Fumeurs
Livraison à domicile. Chocolats et Bonbons

1738, Rue Ste-Catherine. Montréa



...L'ELEGANCE...

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Francais Accordéon et Couteau

Création du Printemps

Plissé-Soleil

pour
JUPE PROMENADE
Une spécialité

Ouvrage garanti et promptement exécuté
Pour détails et prix, s. v. p. vous adresser à

Featherbone Novelty Mf'g Co (Limited

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks, Carré Philipp



Marque de commerce

Epilepcure

CE REMEDE
VERITABLE SPECIFIQUE
Après quelques années d'expérience est mis dans le commerce à la sollicitation de nombreuses familles qui en ont expérimenté les
MERVEILLEUX EFFETS

On sait que la terrible maladie que l'EPILEPCURE est appelé à guérir, n'a jamais cédé aux remèdes les plus puissants.

Nous pouvons affirmer que l'EPILEPCURE donnera un prompt résultat, si on le prend selon les directions.

PRIX: $1.00 LA BOUTEILLE OU $5.00 POUR SIX

DEPOT GENERAL

J. H. PAQUIN

391, avenue Mont-Royal
1284, rue Saint-André
Phone Est 1129. MONTREAL



Vend au détail : Diamants, Bijoux et oeuvres d'Art. Toutes autres informations données gratuitement

Dans 3 Minutes



on fait la meilleure crème à la glace avec un

Congélateur Peerless

1 pinte : Prix $1.90

Portes et Fenêtres en Toile métallique, Hamacs Tondeuses à Gazon etc

L. J. A. SURVEYER,

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 rue Ste-Catherine, et DEOM, SAVARIN & Cie, 1738 rue Ste-Catherine, Montréal.

Embellissez - vous Mesdames avec le . . . .

Lait des Dames Romaines

Surnommé "Nourriture de la Peau"

Cette merveilleuse préparation, contrairement aux autres du même genre, ne fait pas seulement couvrir ou farder la peau, mais NETTOIE, DETACHE ET ENLEVE positivement



Le Masque, les Rousseurs, Les boutons à têtes noires

et toutes autres taches, pourvu qu'elles ne soient pas de naissance, et n'endommage pas la peau, au contraire. "Le Lait des Dames Romaines" guérit, comme par magie, les éruptions, les boutons et toutes autres maladies de la peau.

50 CENTS LA BOUTEILLE

Résultat garanti ou argent remis. Si votre marchand ne l'a pas, adressez au Canada, A. Cooper & Cie., 425 rue St-Paul, Montréal.



IL N'Y A PAS DE RAISON

pourquoi vous vous tracasseriez parceque votre chevelure n'est pas assez longue pour être arrangée à la dernière mode. Avec l'aide d'une de nos Nattes, vous pourriez adopter n'importe quel genre de coiffure qui sera seyante à votre figure. Ces Nattes sont longues, frisottantes ou ondulées et en cheveux naturels et sont un bienfait aux dames dont les cheveux sont courts et peu épais.

Longueurs: 18, 20, 22, 24 pouces, de presque toutes les nuances imaginables et de différentes pesanteurs. Les prix sont très bas.

Notre Duplex, fait en deux parties — sans tige — peut être arrangé ensemble ou séparé. C'est très facile à arranger et à coiffer. C'est la chevelure favorite. Prix, depuis $3.50 à $12.00.

Nattes avec tiges depuis 95c. à $12.00.

Si vous demeurez hors de la ville, écrivez pour avoir notre catalogue, illustré d'articles en Cheveux. Il est très intéressant.

Téléphone Main 391	**PALMER'S** 1745 rue Notre-Dame	Les chars passent à la porte